

Aucunes funérailles

Le gros chat paresseux paresse, indifférent aux sanglots discrets de mon frère. Soigneusement, il lisse son pelage roux avec une nonchalance exagérée même pour un gros chat paresseux.

Le fauteuil est très précisément assorti à son pelage. Un énorme fauteuil de cuir roux, pour un énorme chat roux : une fantaisie de ma mère.

Ce chat est le seigneur de la maison maternelle depuis longtemps. En quittant notre monde, ma mère avait fait promettre à mon frère, en lui léguant sa maison, de prendre soin du chat. Son un regard en disait long sur les mesures qu'elle envisageait s'il arrivait malheur à l'animal.

Lui et moi, chacun de notre côté du lit d'hôpital, nous lui avons tenu la main.

Mon frère avait promis d'un air grave, ma mère s'était tournée vers moi et nous avons compris tous les deux que j'en serai le garant.

Elle s'est éteinte apaisée.

C'était une femme de caractère et quand je lui avais fermé les yeux, j'ai regardé avec émotion cette femme superbe qui nous a entourés avec un instinct sauvage et parfois terrible tout au long de notre vie.

À quatre-vingts ans, elle arborait toujours une distinction hors du commun et, même morte, une détermination redoutable. S'il y avait un au-delà, les anges n'avaient qu'à bien se tenir.

Le chat roux n'a pas de nom, il saute de fauteuil avec un bruit mat et vient planter ses griffes sur mes genoux. Il veut manger. Je laisse mon frère sur le canapé, et je vais nourrir la bête dans la cuisine.

Quand je reviens m'asseoir pesamment à côté de lui il reprend :

« C'était terrible je te dis.

Je ne pouvais rien faire. Rien dire.

Je voyais que Géraldine se décomposait, comme si tout à l'intérieur d'elle se transformait en sable.

J'ai tendu la main pour la retenir, mais elle a eu un geste de recul qui m'a perforé... »

Je l'écoutais, je l'écoutais toujours. Je savais qu'il me faudrait entendre encore plusieurs fois la scène, jusque que sa parole se tarisse. Il racontait plutôt bien, et si les larmes n'inondaient pas ses joues on aurait pu croire qu'il racontait un film.

« Elle ne disait rien, ne bougeait pas. Bien sûr la situation était tendue...

Mirabelle a enfilé rapidement un vêtement. Elle a mis longtemps à comprendre ce qui se passait. Je voyais les efforts que ses dix neurones faisaient pour se connecter.

Elle était très belle tu sais quand je l'ai rencontrée, la couleur du sac à main assorti à son fard à paupières !! Tu imagines ! Bien foutue, avec ce soupçon de provocation aguichante auquel j'ai dû mal à résister.

Quel con.

Bon, elle m'a giflé, et s'est mis à m'agoniser de propos injurieux et larmoyants. Avant de claquer la porte, elle a pris le temps de dire que je n'étais même pas une affaire, que j'étais pingre et que je sentais des pieds. »

Là il a reniflé bruyamment, je lui ai tendu un mouchoir.

Comme je ne disais toujours rien, il a continué :

« Géraldine n'a pas bougé. Elle pleurait en silence. Pas de plaintes, pas de reproches, juste une détresse dans ses yeux qui m'a bouleversée.

Puis elle a tressailli et perdu l'équilibre, elle s'est assise sur le lit défait et a examiné longuement la pièce.

Elle s'est arrêtée sur le petit Cessna 172 Skyhawk qu'elle m'a offert la semaine dernière. Elle a continué son observation, s'arrêtant sur chaque détail : le plat à tarte abandonné sur la commode dans lequel il restait une part de la quiche que j'avais fait hier pour ... la quiche. Les verres à pied aussi était un cadeau de Géraldine. Ainsi que le vin.

Je crois qu'elle disait adieu au lieu.

J'ai essayé de dire quelque chose, me demandant quelle justification débile je pourrais bien donner.

Elle m'a arrêté d'un geste, et plus morte que vive elle est sortie. En parfait imbécile, je n'ai rien fait pour la retenir.

J'ai perdu la femme de ma vie. »

Il s'est mis à gémir comme un petit enfant. J'aime mon frère, je le protège depuis toujours. Mais je ne sais pas quoi dire. Il a repris son souffle et va sûrement reprendre sa litanie. Je l'ai interrompu :

« C'était la fois de trop »

« Tu savais pour les autres fois ?!!! »

« Tout le monde savait. »

Il a piqué du nez et s'est remis à pleurer bruyamment.

Je suis parti quand il s'est enfin endormi. Je lui ai laissé un mot griffonné sur le frigo : *demain je t'emmène au lac te changer les idées.*

2

L'après-midi s'étire, la lumière s'adoucit, quelques nuages s'installent. On n'entend plus que le bruit des insectes, un vent léger dans les branches et le sifflement de la ligne d'un pêcheur quand il lance sa ligne dans un mouvement arrondi.

Si on prête l'oreille on entend aussi quelques voitures qui passent sur la nationale qui fait le tour de la partie nord du lac. Nous marchons sans bruits, sans parler.

En quelques mots il m'a rapporté les événements de la nuit précédente. Je n'ai rien dit, juste écouté. Et quand il a fini son récit le silence s'est installé.

Après la journée d'hier, je pensais avoir mon compte de confidences fraternelles... Je comprends que je dois agir mais je sais qu'il n'a aucune excuse...

Nous rejoignons ma voiture, les portières claquent dans l'ambiance tranquille de ce début de soirée.

Je démarre et ma conduite un peu brusque doit trahir mes réflexions agitées. Trouver la bonne posture, prendre les bonnes décisions.

En le déposant devant la maison rue du Cordonnier je lui dis simplement : « Demain à l'aube. Nous nous réglerons ça demain. ».

Et l'assurance que je mets dans cette affirmation est aux antipodes de ce que je ressens... Mais qu'est-ce que je vais bien pouvoir faire pour le sortir du pétrin, pour le moment je n'en ai pas la moindre idée.

Je me gare comme je peux, c'est l'heure où on ne trouve plus de place rue de Stalingrad, et je sens l'énervement me gagner. J'avais prévu de corriger ce soir les devoirs de mes étudiants, un sujet amusant sur les variables globales, ils attendront un jour de plus que je leur rende leur copie.

D'abord il faudra que je me débarrasse du cadavre, et je sais déjà qu'il n'aura aucunes funérailles.

A peine rentré, j'allume la télé pour évacuer la pression. Il y a un match de foot, l'Autriche contre l'Angleterre. Il n'y a rien à manger, il me reste juste un pot de confiture de mûres faites par ma mère que j'étale sur des biscottes.

J'arrose mon festin d'un verre de vin jaune. La bouteille à ma portée je regarde un certain Marko Arnautović enfoncer la défense adverse.

Je vais me coucher sans me resservir, un verre ça va, deux, passe encore, mais après mon foie me rappelle à l'ordre, et j'ai besoin d'être en forme demain.

3

Quand j'arrive je découvre l'étendue des dégâts.

Mirabelle s'est déchaînée, elle a cassé tout ce qui était cassable, quelle rage pour une liaison irrégulière et non exclusive d'à peine quelques mois. Je ne demande rien et la rivière de paroles de mon frère s'est tarie.

Il a pris 10 ans en une nuit. Son teint est cireux. Il est presque laid ce matin. Il a bu. Deux bouteilles vides en témoignent, et lui qui ne boit jamais trop, accuse le coup.

Il est assis sur le fauteuil du chat, la maquette d'avion de Géraldine entre ses mains. Il n'a plus de larmes.

« Géraldine ne répond pas. C'est la première fois en 10 ans qu'elle ne s'inquiète de moi à l'heure du petit déjeuner. Je suis trop malheureux... »

Je suis plus qu'agacé :

« Crétin ! Quand cesseras-tu de ne penser qu'à toi ! »

Il a une moue d'enfant.

« Où est le cadavre ? »

Il se lève et tend un doigt vers la fenêtre. C'est une grande fenêtre qui donne sur le jardin à l'arrière de la maison. Sa chambre est au premier étage.

La vitre est brisée.

Je prends mon courage et m'approche, je tremble, je n'ai jamais vu de cadavre en vrai, alors de là à réussir à nous en débarrasser

Et là en regardant vers le bas, je suis stupéfait !

Je me retourne vers mon frère et beugle : « Mais ce n'est pas Mirabelle !!!! »

Il me regarde sans comprendre...

Je reprends :

« Hier tu as dit : Mirabelle est venue et a tout cassé et maintenant faut se débarrasser du cadavre... »

Il me regarde comme si j'étais devenu fou, et comprend ma méprise.

Je sors de la chambre et descends dans le jardin ramasser le gros chat roux. Je l'emballe dans une couverture et vais l'enterrer dans le jardin près du carré de pomme de terre.

Au jet d'eau, je nettoie les taches de sang au bas du mur.

Je remonte à l'étage, j'embrasse mon frère rapidement.

Sur le perron je croise l'ennuyeuse Mirabelle. Elle a des cernes et son maquillage a laissé des traces de goudron sur son visage. Cette fille est un emballage agité avec rien dedans.

Une tuile n'arrivant jamais seule, je vois arriver ma tante qui vient une fois par semaine prendre des nouvelles de ses neveux et du chat.

Pour une fois je me défile et laisse mon frère à ses emmerdements.

Je cueille une rose rouge en bouton près du portail.

Je m'assoie au volant de ma Mazda et prends mon téléphone.

« Allô, Géraldine ? »